

Il y a plus d'un an que nous connoissons cet ouvrage, par des extraits qui nous sont tombés entre les mains, & qui justifient pleinement la prudence de l'auteur, qui à ce qu'il dit lui-même, ne propose son ouvrage *qu'avec la plus grande défiance*. Mais quelques périodistes toujours prêts à exalter les fruits de la dépravation du goût, ont été bien moins réservés; ils nous ont promis un chef-d'œuvre dans ce *poème des mois*. Et c'est ce qui nous engage à faire part à nos lecteurs du morceau suivant.

Rien ne s'anéantit : non, rien ; & la matière
 Comme un fleuve éternel roule toujours entière.
 Qui pourroit au *grand tout* fournir des alimens,
 Si les êtres, détruits jusqu'en leurs élémens,
 Du néant chimérique étoient jamais la proie ?
 Cet azur, que l'Ether sur nos têtes déploie,
 Ces lampes dont l'éclat brille aux *voûtes des airs*,
 Du profond océan les immenses déserts,
 L'essaim brillant des fleurs ramené par zéphire,
 Ces rochers dont les flancs sont *veinés de porphyre*,
 Et ces vieilles forêts aux rameaux chevelus,
 Tout enfin, dès long-tems, ne seroit déjà plus,
 Si de ses propres suc, *tout ne pouvoit* renaître.
 Ne crois point que jamais les germes de ton être,
 D'une éternelle mort puissent être frappés :
 Non, *tès premiers esprits*, de la tombe échappés,
 A des êtres encor il ont prêter la vie.

Ce sont-là assurément des beautés & des vérités toutes neuves. *La matière* qui suspend le sens du premier vers, fait le plus heureux effet. — *Rien, non rien*, quelle force & quelle exclusion absolue dans cette triple négation. — *Fournir des alimens au grand tout*. Eh qui s'en avisera ? Le *grand tout* donne lui-même les alimens aux *petits*